

Nuit blanche, magazine littéraire

Patarrhétoriqueurs

Paul Zumthor

La 'Pataphysique

Numéro 49, septembre–octobre–novembre 1992

URI : id.erudit.org/iderudit/21620ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN 0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Zumthor, P. (1992). Patarrhétoriqueurs. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (49), 49–51.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

PATARRHÉTORIQUEURS*



Cet Y magier serait incomplet à se limiter aux artistes ubunivernellement reconnus : l'image du Père s'est imposée aux artistes et dessinateurs par la bande : Henry Meyer, F'murr, M. Picotto.

Chacun le sait, la 'Pataphysique est la science des solutions imaginaires. D'autres la qualifient de science des exceptions. Cela revient pataphysiquement au même.

Or, qui dit science parle d'un langage, et de rien de plus. La physique n'est qu'une façon de dissenter de la matière; la médecine, qu'un discours prétentieux sur nos bobos. Ainsi de toutes les autres. Sans une voix qui la formule, aucune question ne se pose. C'est là une loi de nature... heureusement pour nous car le langage, à première vue, est ce qui nous distingue des bêtes.

À première vue... car à la réflexion la 'Pataphysique nous en distingue plus lumineusement encore. Car la 'Pataphysique est le langage, mais libéré de tout ce qui bride, dans l'ordinaire de l'existence, sa consubstantielle spontanéité; pas seulement sa créativité native et naïve, mais (plus encore) sa capacité de (se) jouer de tout, et de se refaire à chaque instant à sa propre guise : de changer par là notre relation avec les êtres et les

choses, donc les choses et les êtres eux-mêmes, réduits à n'être plus que les ombres de quelque platonique caverne éclairée par la seule lumière mouvante d'une Chandelle Verte...

Je doute, hélas, que beaucoup de nos contemporains soient conscients de ce miraculeux pouvoir. En d'autres temps, d'autres le furent. Au cours de mes randonnées dans les méandres des siècles passés, il m'arriva d'en rencontrer, et qui n'avaient pas hésité à engager leur destin dans l'aventure.

C'était une quinzaine de braves gens, presque tous fonctionnaires sans histoire, attachés à des postes disséminés à travers le royaume de France, le duché de Bourgogne et les Pays-Bas, durant les années mêmes où les navigateurs espagnols étaient en train de découvrir morceau par morceau l'Amérique, peu avant et peu

après 1500 (les derniers d'entre eux purent connaître Jacques Cartier). Ils se fréquentaient plus ou moins, correspondaient. Un réseau de connivences, d'amitié et de rivalité liait mutuellement la plupart d'entre eux, et un petit nombre de compères (Rabelais fut de ceux-là) ou d'admirateurs tournait autour. Par moquerie, un plaisantin les surnomma un jour «Rhétoriciens». Les historiens modernes ont repris cette appellation, en la faisant précéder de l'adjectif assez ambigu de «Grands». Eux-mêmes se qualifiaient humblement de «facteurs», terme qui, avant l'invention des Postes, signifiait «fabricants»... exactement comme, en grec antique, *poètes*.

Sous le couvert en effet de vies plutôt ternes mais exemplaires, jouant avec banalité leur rôle social, nos «facteurs» occupaient leurs veilles et leurs loisirs à tenter la solution d'un problème, vital pour eux comme il l'est redevenu pour nous: comment «fabriquer» une liberté; comment vivre et respirer sans malaise dans une société gouvernée par l'argent et la violence et sur laquelle l'individu isolé n'a aucun pouvoir. Ils se sentaient coincés et, du fait même qu'ils s'interrogeaient ainsi, ils faisaient dans l'univers brutal et triomphant de François I^{er} et de Charles Quint, figure d'exceptions, presque de marginaux. Il s'agissait donc pour eux de découvrir et de faire voir dans l'exception le fondement véritable de la seule règle absolument générale. Il fallait retourner les apparences, c'est-à-dire briser la cohérence superficielle du langage: difficulté dont la solution, pour devenir réelle, devait paradoxalement être imaginaire.

Tout se jouait entre eux et ce langage, dont ils se savaient prisonniers. Mais ils n'avaient rien de révoltés candides, prêts à tout casser pour se calmer les nerfs. Respectueux, par tempérament, des apparences, ils travaillaient par dessous celles-ci, y creusaient des sapes et des trous de mine.

Pré-pataphysiciens inspirés, ils n'ignoraient pas que le langage est hétérogène, amalgame plus ou moins mal fondu dont les éléments ont comme une tendance spontanée à se dissocier: les lettres, et les sons qu'elles sont censées représenter; les mots; les phrases et, quand il s'agit de poésie, les vers; enfin, le sens qui en résulte.

Les «Grands Rhétoriciens» poussent aussi loin qu'il leur semble possible la dissociation, en travaillant séparément chaque élément du langage, en troublant le moins possible la calme et rassurante surface de celui-ci. Ils opèrent sur le plan (privilegié, car c'est celui du langage le plus «pur», dans l'acception chimique du terme) de la poésie. Le poème constitue à la fois leur atelier et leur matériel expérimental, ce qu'était l'*athanor* (le four) pour les alchimistes de la même époque.

Un élément linguistique cependant les intéressait moins que les autres, sans doute parce que son côté conventionnel saute aux yeux: l'alphabet. Il arriva à tel d'entre eux de mettre en cause, par un jeu assez bénin, la distinction entre lettre et syllabe (GME pour «j'ai aimé»). La composition abécédaire touche plus profondément les structures: chaque vers ou même chaque mot successif commence par l'une des lettres, dans l'ordre de A à Z: l'ensemble du discours, ainsi plié de force à une loi arbitraire produit un effet de sens à la fois totalement illogique et parfaitement raisonnable. D'autres expériences reposent sur l'idée que, si la lettre est un graphisme, le dessin l'est au même titre: une substitution est donc possible, et l'on vous construit un poème où des mots, voire des syllabes, sont remplacés par un dessin (*arrose* devient A, plus une rose).

Le long travail obstiné des Rhétoriciens saisit le langage dans son mode d'existence concret, celui qui engage la totalité du corps: tel qu'il existe porté par la voix. D'où la prédominance des jeux phoniques. Lors même que le poète manipule le vocabulaire, c'est sur-

«Article 2: Tout étant pataphysique, la 'Pataphysique est tout.

Article 3: La 'Pataphysique est la science...

Article 4.1 (exécutoire): il ne saurait y avoir de post-pataphysicien/ne.

Article 5: Les membres de l'Académie québécoise de 'Pataphysique sont des pataphysicien/ne/s haplogologiquement dénommé/e/s Héliacadèmes.»

Extraits des «*Canons*»
de l'Académie québécoise de 'Pataphysique.

«a. La chaire de LA CHANDELLE VERTE; chaire d'un haut intérêt historique réservée aux jarryvistes et aux exégètes.

b. La chaire d'AOPHATISME; il est recommandé dans cette chaire d'éviter de donner les définitions des notions afin de les mieux définir.

c. La chaire de la DISTILLATION DE LA LUMIÈRE; chaire métaphysico-pataphysique qui vise à établir des relations manifestes ou occultes avec les autres mondes.

d. La chaire d'EXPANSION NOURRICIÈRE; réservée aux pataphysicien/ne/s inspiré/e/s par l'esprit des moines mendiants ou quêteux.

e. La chaire des SUBSTANCES RÉGÉNÉRATRICES; réservée aux penseurs capables d'appréhender la réalité en dépassant la limite de leurs sens et aux manieurs de produits nutritifs.»

Extraits de «*Docimologie*»
de l'Académie québécoise de 'Pataphysique.

«a) Distinctions

a.a) Axiomatique: Dans un esprit d'équité afin de payer un juste tribut au mérite, il est décidé de maintenir l'Ordre de la Grande Gidouille avec les fastes qui lui sont dus. En conséquence, tout incandescent se trouve par le fait même illustré de cette sublime ornementation. Et par un effet de la condescendance de Sa Luminescence, seule habilitée à conférer cet ordre par scrutin secret non dévoilé, il est toléré de gratifier dans des occasions exceptionnelles et pour des raisons particulièrement urticantes, tout Héliacadème ou Lumistroll qui aurait pu, par le plus grand des hasards, accomplir une œuvre digne d'un Incandescent.»

Extraits de «*Visibilité spatio-temporelle*»
de l'Académie québécoise de 'Pataphysique.

tout en tant que matériel sonore qu'il le triture. La rime, imposée par la versification traditionnelle, sert de détonateur: elle embrasse non pas une, mais deux, trois, parfois quatre syllabes à la fin du vers; elle surgit même au début, à la césure. Quelques habiles réussissent à

«Définitions

Chandellerie: l'assemblée des Héliacadèmes régulièrement convoquée.

Héliacadème: un membre de l'Académie régulièrement admis qui satisfait à l'article 3 [ayant acquitté le montant de la cotisation annuelle] (cf. également Canons art. 5).

Lumistroll: toute personne qui n'est pas Héliacadème. On distingue deux sortes de Lumistroll: les Lumistrolls Prophanes, qui sont des pré-pataphysicien/ne/s, et les Lumistrolls de Relégation qui, à la différence des Lumistrolls prophanes, sont des pataphysicien/nés ex-Héliacadèmes qui ont enfreint l'article 3 des Statuts.

Phloxophage: le Phloxophage est un Héliacadème qui ne fait que se nourrir de la lumière dispensée par les autres Héliacadèmes.»

Extraits des «Statuts»
de l'Académie québécoise de Pataphysique.

«Article 6: Les Incandescents sont des Héliacadèmes éminents ayant présidé historiquement ou virtuellement à la mise au jour de l'Académie. Ils peuvent se réunir en assemblée s'ils le jugent bon et sur leur seule initiative. Cette assemblée est nommée Convent. Pour être valide, ce Convent doit être composé d'un nombre minimal d'éléments visibles ayant vocation de la constituer.

Article 7: Les Lampadophores sont des Héliacadèmes, vivants ou non, occupant une chaire entièrement ou par quartier.

Article 8: Les Phloxophages tout en étant tout par rapport aux Lumistrolls, ne sont rien par rapport aux autres Héliacadèmes. Ils se consolent en se nourrissant de l'espoir d'accéder un jour par l'effet de la mansuétude de leurs supérieurs à une destinée plus avantageuse.

Article 10: Le Lumistroll Prophane gémit, consciemment ou non, tant qu'il n'accède pas à la lumière de l'Académie. Le Lumistroll de Relégation n'agit pas différemment, mais sa douleur se manifeste avec une affliction d'autant plus exemplaire qu'il lui suffit de s'acquitter de sa cotisation pour se réconcilier avec lui-même.»

Extraits de «Hiérophanie»
de l'Académie québécoise de Pataphysique.

faire rimer toutes les syllabes de deux vers successifs. Un exercice très apprécié, le pantogramme, consiste à faire commencer les mots d'une strophe ou du poème entier par le même son, lettre ou syllabe: sorte de monorime consonantique ou vocalique, allitération systématisée jusqu'à la raison absurde, et ouvrant par ailleurs la voie à une expressivité extra-linguistique si l'on joue ainsi de sons rauques, sifflants, de syllabes rares.

Jongleries: soigneusement décapé, démonté, remonté de travers puis réintégré dans la masse du poème, l'élément sur lequel le Rhétoriqueur a choisi de travailler corrode de l'intérieur le discours et le transforme en une autre chose, qui n'est plus tout à fait du langage, mais où s'éveille peut-être une liberté. Rien n'est plus lié par une détermination absolue; et les contraires interfèrent avec harmonie.

Toute rupture dans la chaîne du prévisible et du probable concourt à cet effet: amoncellement de syllabes, de mots, voire de tournures grammaticales réitérées inlassablement sur des dizaines de vers, jusqu'à épuisement du sens; kyrielles de noms propres, parfois éclatés en équivoques, en jeux de syllabes gommant toute «propriété»; acrostiches, pouvant atteindre une extrême complexité; en tête de vers, à la rime, en diagonale ou en croix dans la strophe, y dessinant parfois un second poème inscrit dans le premier, fourmillement allusif, jamais clair et toujours efficace, comme le vertige. Tout est bon qui peut servir à crever le masque: le poème mélange, phrase contre phrase, ou pêle-mêle dans les mots, des langues différentes; ou bien il se «fabrique» sur un pur schème numérique, gouvernant aussi bien l'harmonie des phrases que la quantité de tels adjectifs ou de tels sons; collage de fragments empruntés à d'autres textes ou d'autres discours.

Tous ces artifices manifestent différemment mais avec autant de force un désir (mal conscient peut-être) de faire déraiper le langage jusqu'à ce qu'apparaisse, fût-ce en un bref éclair, ce qui se cache en lui. Toujours le sens est touché: le «bon sens», le «sens commun», c'est-à-dire ce qui englut l'esprit. Certains Rhétoriciens se sont appliqués non sans peine mais avec succès, à composer des poèmes offrant deux significations contradictoires selon qu'on les lit de gauche à droite ou de droite à gauche. La langue française se prête mal à ce tour de force. Aussi, le Rhétoriqueur retourne-t-il ses batteries et se donne pour tâche, avec parfois une stupéfiante virtuosité, de composer un poème lisible (selon le découpage possible des phrases) de cinq, dix, jusqu'à plusieurs centaines de manières différentes! Le sens finit par s'épuiser de sa propre surabondance. Le poème ne pardonne pas: il mord le langage comme un chien féroce vous tient aux fesses. Il y a toujours des gens pour en rire. ■

par Paul Zumthor
Incandescent

Paul Zumthor a publié en 1979 aux éditions du Seuil *Le masque et la lumière: la poétique des Grands Rhétoriciens*, et dans la collection 10/18 une *Anthologie des Grands Rhétoriciens*.

* Terme formé de *Pataphysicien* et de *Rhétoriqueur*; le double r est dû à l'influence de *catarrhe* et de *logorrhée*, l'un et l'autre impliqués dans toute rhétorique.